FEUILLETON DU SAMEDI

LES CHEVALIERS DU POIGNARD

ROMAN ÉMOUVANT PAR XAVIER DE MONTÉPIN

TROISIÈME PARTIE. — L'HOTEL DES NÈFLES.

(Suite)

VII. — MARGUERITE.

Raoul de Pessac, ou pour mieux dire, Jean-Denis Poulailler, avait fait de l'hôtel de Nèfles, nous n'avons pas besoin de le dire, le quartier général des chevaliers du poignard. Les souterrains de la splendide habitation du Marais avaient remplacé ceux du château de Falkenhurst. Tout les bandits allemands sans exception étaient venus à Paris à la suite de leur capitaine et de leur lieutenant. Quelques-uns remplissaient, en apparence, des fonctions dans domesticité de l'hôtel.

Nous disons *en apparence*, car Denis et Roncevaux avaient en soin que ces fonctions fussent de véritables sinécures.

Les autres ne quittaient la partie souterraine de l'hôtel que pour des expéditions nocturnes, fréquentes et lucratives, et aussitôt après ces expéditions terminées, ils rejoignaient, par le pavillon du jardin, leur asile mystérieux et introuvable.

Deux ou trois fois la police s'était cru sur la trace de ces adroits bandits. Mais toujours elle avait perdu leur piste, juste au moment où elle croyait n'avoir plus qu'à ouvrir la main pour la refermer sur eux.

Malgré les libéralités princières dont nous avons donné quelques exemples, libéralités calculées fort habilement pour attacher à son nom une popularité prodigieuse et un prestige presque fantastique, Denis amassait des sommes considérables. Il se proposait fermement, lorsqu'il se trouverait assez riche, de renoncer à la profession hasardeuse de voleur, de licencier ses subordonnés et de vivre en bon gentil-homme.

Seulement, comme ses goûts de luxe grandissait de jour en jour, et qu'il ne voulait renoncer à aucune de ses fastueuses habitudes, il s'était juré à lui-même d'atteindre le chiffre énorme d'un million de livres avant de se retirer des affaires. Or, il s'en fallait encore, et de beaucoup, que ce million fût réalisé.

Roncevaux, ainsi que nous le savons déjà, cumulait les fonctions d'intendant avec celles de lieutenant. Mais cet emploi d'intendant, il semblait l'avoir accepté beaucoup plus par attachement pour Denis que par tout autre motif.

Le prétendu Raoul de Pessac avait présenté à sa femme M. de Roncevaux, lors de leur arrivée à Paris, en lui disant que ce jeune homme, son ami d'enfance, appartenait à une excellente famille entièrement ruinée par de récents malheurs. — Je l'ai prié de vouloir bien s'occuper de l'administration de notre maison, et il y a consenti, — ajoutait-il.

— Il est donc le maître dans notre maison aussi bien que nous-mêmes, et sa position n'a quoi que ce soit de subalterne.

En effet, Roncevaux était traité par Denis sur le pied de la plus parfaite égalité. Il mangeait à la table de M. et Madame de Pessac, et, le soir, somptueusement vêtu, il paraissait dans les salons avec l'aimable assurance d'un jeune seigneur.

Marguerite, elle, s'étourdissait de son milieu du bruit incessant qui se faisait autour d'elle. Chacun de ses jours était un jour de fête. Pour elle, les plaisirs les plus variés se succédaient sans relâche, car, en outre de ce qu'elle recevait plusieurs fois par semaine, elle était accablée d'innombrables invitations. Aussi n'avait-elle pour ainsi dire pas le temps de penser.

D'ailleurs, elle aimait son mari, nous l'avons dit déjà, elle l'aimait d'un amour violent qui semblait augmenter d'intensité de jour en jour et pour ainsi dire, d'heure en heure. Seulement et ceci arrivait de temps à autre, Raoul de Pessac, forcé de surveiller des affaires d'intérêt d'une grande importance, s'éloignait de l'hôtel et de Paris pendant un ou deux jours, quelque fois même pendant un peu plus.

Alors, une profonde et invincible tristesse s'emparait de Marguerite. Alors elle pensait à tout ce qu'elle avait quitté, à tout ce qu'elle avait perdu. . . Elle pensait au baron Réginald, son vieux père, si noble et si bon, dont elle ne verrait plus la tête blanche doucement inclinée sur les pages gothiques du traité de chasse de messire du Fouilloux, dont elle ne recevrait pas la bénédiction dernière, dont elle ne fermerait pas les yeux à l'heure de la mort. . .

Elle pensait à sa sœur, à sa douce et bien-aimée Mina, qu'elle avait vu grandir à ses côtés, qu'elle entourait de la double affection d'une mère et d'une sœur, dont elle ne recevrait plus les baisers, les touchantes caresses, et qui peut-être, bientôt, allait se trouver seule et abandonnée dans ce grand château de Kergen, tout tendu de draperies noires pour la mort du dernier baron! . . . Elle revoyait, avec

les yeux de l'âme et du souvenir, le parc verdoyant aux larges allées ombreuses, aux perspectives infinies. Elle savait le nom de chaque arbre, elle savait son âge, elle avait eu un ami. Ici, sa main enlacée à la petite main de Mina, elle courait jusqu'à perdre haleine sur la marge gazonnée des taillis. Là, sous l'ombre épaisse de ce hêtre centenaire, les deux enfants se plaisaient à tresser des couronnes de feuillage. Partout des souvenirs, doux et frais comme la jeunesse, comme le printemps, comme les fleurs. Oh! combien Marguerite n'aurait-elle pas donné, pour revoir, ne fut-ce qu'un instant, les tourelles pointues du château, les marches de granit du perron, les honnêtes figures des vieux domestiques, les solives saillantes et sculptées qui rayaient les plafonds des salles antiques, pour entendre hennir les chevaux du baron, et les grands lévriers aboyer joyeusement sous la feuillée. Mais, hélas! c'était impossible!

Impossible!

Et alors Marguerite sentait son cœur se serrer, et des larmes muettes, mais amères, coulaient une à une le long de ses joues pâlies. Elle se sentait malheureuse, elle aurait voulu mourir.

Mais, qu'un bruit soudain vint lui annoncer le retour de Raoul, pleurs, chagrins, tristesses, souvenirs de famille, tout était oublié! Marguerite bondissait comme une jeune biche à la rencontre de son bien-aimé mari. Elle l'enlaçait de ses deux bras, elle se suspendait à son cou.

Radiieuse, souriante, elle lui prodiguait les caresses les plus douces et les noms les plus tendres.

Enfin la jeune femme, un instant auparavant courbée et languissante comme la fleur pendant l'orage, se ranimait et revivait par l'air mour, comme la fleur avec le beau temps.

Quelle était, cependant, la situation du cœur de notre héros?

Marguerite était-elle encore aimée?

— *Oui et non.*

Où nous avons bien mal indiqué les traits saillants du caractère de Denis, on il est impossible de croire que la nature de notre héros fût susceptible d'un amour bien vrai, bien profond, bien sincère.

Tout amour véritablement digne de ce nom, comporte, d'abord et avant tout un dévouement absolu, exclusif, passionné. Denis pouvait-il être dévoué? Nous le croyons pas. Denis, ce nous semble, ne pouvait aimer que de deux façons: avec sa tête et avec ses sens, mais, avec son cœur, jamais. Sans doute, il pouvait se faire illusion à lui-même à cet égard, mais combien de temps durent les illusions?

À l'époque où Denis s'était présenté au château de Kergen, sous le nom de Raoul de Navailles, il avait aimé Marguerite autant qu'il lui était donné d'aimer: il l'avait aimée d'autant plus, qu'en outre de sa jeunesse, de sa beauté, des séductions infinies de sa grâce et de son innocence, elle lui offrait la réalisation d'un rêve de fortune, si beau qu'il en était éblouissant. Devenu le gendre du baron de Kergen, le bandit se trouvait, comme par enchantement, riche et noble.

Puis ils vinrent à Paris, ils vécurent au milieu du monde. Là, Marguerite étincela comme une étoile lumineuse. Denis la vit entourée d'hommages, il la vit reine parmi toutes les femmes et la première entre les plus jolies. Ces succès flattèrent son orgueil. L'enthousiasme du monde lui confirma la valeur immense de ce diamant sans tache dont une infâme trahison l'avait rendu possesseur. La vanité le rattacha à Marguerite.

VIII. — MADEMOISELLE ANGÉLIQUE LOCQUARD.

Nous touchons au terme de notre tâche.

Nous avons esquissé de notre mieux les principaux traits de cette physionomie, qui nous semblait curieuse et original.

À cette période de notre récit où nous sommes parvenu, le chevalier du poignard a cessé d'exister, il s'est transformé, il est bandit parisien.

Or, dans la vie de Denis Poulailler, le commencement et la fin seuls sont peu connus, et par conséquent, ont quelques chances d'éveiller l'intérêt et de fixer l'attention. Nous n'avons donc eu qu'à raconter le prologue de cette existence. Il ne nous reste qu'à en dire le dénoûment inévitable.

Les faits intermédiaires sont, depuis bien longtemps, tombés dans le domaine public; la biographie du hardi voleur a été vendue dans les villes et dans les campagnes en aussi grand nombre que celles de ses dignes confrères Cartouche et Mandrin. Les aventures de Denis Poulailler ont fourni, il y a quelque vingt ans, au théâtre de la Porte-Saint-Martin, le sujet d'un mélodrame à grand succès. Dernièrement encore, le petit théâtre Beaumarchais représentait une pièce, *les Roleurs du Pont Neuf*, dont Poulailler était le héros.

Nous ne raconterons donc point à notre public ce qu'il sait aussi bien que nous, et nous nous bornerons à le faire assister aux dernières scènes du drame.

Six années s'étaient écoulées.

Il y avait fort peu de changement en apparence dans la situation de nos personnages.

Le chevalier continuait le cours de ses nocturnes hauts faits, et semblait plus fantastique et plus insaisissable que jamais.